

Corpus 1 : De L'Autre

CORPUS :

Texte 1 : MONTAIGNE, *Essais*, Livre 1, chap. 31 « Des Cannibales », 1580

Texte 2 : VOLTAIRE, *Candide*, chap.19, 1759

Texte 3 : GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1855

Texte 4 : Jules FERRY, *Discours sur la colonisation*, avril 1855.

Texte 5 : Primo LEVI, « Préface de *Si c'est un homme* », 1947

TEXTE 1 : MONTAIGNE, « Des barbares ? »

Dans cet essai consacré aux Indiens du Brésil, les Tupinambas, Montaigne prend comme point de départ de sa réflexion une coutume qui scandalise les Européens : le cannibalisme.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation¹, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire² de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages³ du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police⁴, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire⁵, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant⁶, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé⁷ la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons du tout⁸ étouffée. Si est-ce que⁹, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises,

15 *Et veniunt ederae sponte sua melius
Surgit et in solis formosior arbutus antris
Et volucres nulla dulcius arte canunt.*¹⁰

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas¹¹ la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de leçon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous.

MONTAIGNE, *Essais*, Livre 1, chap. 31, 1580

1. Les indiens Tupinambas.

2. Référence, critère.

3. Coutumes.

4. Organisation de l'État.

5. Évolution naturelle.

6. Et pourtant.

7. Surchargé.

8. Entièrement.

9. Toujours est-il que.

10. « Le lierre pousse mieux spontanément, l'arbousier croît plus beau dans les antres solitaires, et les oiseaux chantent plus doucement sans art. »

11. Ni.

TEXTE 2 : VOLTAIRE, « Le nègre de Surinam »

Dans cette œuvre, Voltaire nous raconte les aventures de son héros, Candide, chassé pour l'amour de M^{lle} Cunégonde du château de Westphalie où il a été éduqué par son maître en métaphysico-théologo-cosmolonigologie, Pangloss qui lui a toujours assuré que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il revient de l'Eldorado et rejoint Surinam (Guyane Hollandaise) pour rentrer en Europe, accompagné de son valet et ami, Cacambo. Ils font une rencontre.

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh ! mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? – J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. – Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? – Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons au sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe: je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches¹, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous ; les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste, mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

– O Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. – Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo. – Hélas! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal ; » et il versait des larmes en regardant son nègre ; et en pleurant, il entra dans Surinam.

VOLTAIRE, *Candide*, chap.19, (1759).

1. Fétiches : Objets religieux africains, prêtres.

TEXTE 3 : GOBINEAU, « Une hiérarchie parmi les hommes ? »

La variété mélanienne¹ est la plus humble et gît au bas de l'échelle. Le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée, dès l'instant de la conception. Elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. [...] Si ces facultés pensantes sont médiocres ou même nulles, il possède dans le désir, et par suite dans la volonté, une intensité souvent terrible. Plusieurs de ses sens sont développés avec une vigueur inconnue aux deux autres races : le goût et l'odorat principalement.

Mais là, précisément, dans l'avidité même de ses sensations, se trouve le cachet frappant de son infériorité. Tous les aliments lui sont bons, aucun ne le dégoûte, aucun ne le repousse. Ce qu'il souhaite, c'est manger, manger avec excès, avec fureur ; il n'y a pas de répugnante charogne indigne de s'engloutir dans son estomac. Il en est de même pour les odeurs, et sa sensualité s'accommode non seulement des plus grossières, mais des plus odieuses. À ces principaux traits de caractère il joint une instabilité d'humeur, une variabilité de sentiments que rien ne peut fixer, et qui annule, pour lui, la vertu comme le vice. [...] Enfin il tient également peu à sa vie et à celle d'autrui ; il tue volontiers pour tuer, et cette machine humaine, si facile à émouvoir, est, devant la souffrance, ou d'une lâcheté qui se réfugie volontiers dans la mort, ou d'une impassibilité monstrueuse.

GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1855)

1. De « mélan » qui en grec signifie « noir ». Il parle donc des Africains.

TEXTE 4 : Jules FERRY « La colonisation civilisatrice »

Jules Ferry, alors Président du Conseil, prononce ce discours devant les députés français. Chargé des affaires étrangères depuis 1883, il a entraîné la France dans une politique de conquêtes coloniales. Quelques mois après la défaite de Lang-Son, en Indochine (28 mars 1885), qui a grossi le camp des adversaires de sa politique coloniale, Ferry s'exprime donc à l'Assemblée dans le but de convaincre les députés de la nécessité de poursuivre l'expansion coloniale.

« Vous nous citez toujours comme exemple, comme type de la politique coloniale que vous aimez et que vous rêvez, l'expédition de M. de Brazza¹. C'est très bien, messieurs, je sais parfaitement que M. de Brazza a pu jusqu'à présent accomplir son œuvre civilisatrice sans recourir à la force ; c'est un apôtre ; il paie de sa personne, il marche vers un but placé très haut et très loin ; il a conquis sur ces populations de l'Afrique équatoriale une influence personnelle à nulle autre pareille ; mais qui peut dire qu'un jour, dans les établissements qu'il a formés, qui viennent d'être consacrés par l'aréopage² européen et qui sont désormais le domaine de la France, qui peut dire qu'à un moment donné les populations noires, parfois corrompues,

10 perverties par des aventuriers, par d'autres voyageurs, par d'autres explorateurs moins scrupuleux, moins
paternels, moins épris des moyens de persuasion que notre illustre Brazza, qui peut dire qu'à un moment
15 donné les populations n'attaqueront pas nos établissements ? Que ferez-vous alors ? Vous ferez ce que font
tous les peuples civilisés et vous n'en serez pas moins civilisés pour cela ; vous résisterez par la force et vous
serez contraints d'imposer, pour votre sécurité, votre protectorat à ces peuplades rebelles. Messieurs, il y a un
second point, un second ordre d'idées que je dois également aborder, le plus rapidement possible, croyez le
bien, c'est le côté humanitaire et civilisateur de la question. Messieurs, il faut parler plus haut et plus vrai ! Il
15 faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures ... (*Rumeurs
sur plusieurs bancs à l'extrême gauche.*)

« Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le
devoir de civiliser les races inférieures [...] Est ce que quelqu'un peut nier qu'il y a plus de justice, plus d'ordre
matériel et moral, plus d'équité, plus de vertus sociales dans l'Afrique du Nord depuis que la France a fait sa
20 conquête ? Quand nous sommes allés à Alger pour détruire la piraterie et assurer la liberté du commerce dans
la Méditerranée, est ce que nous faisons œuvre de forbans, de conquérants, de dévastateurs ?[...] Est ce qu'il
est possible de nier que ce soit une bonne fortune pour ces malheureuses populations de l'Afrique équatoriale
de tomber sous le protectorat de la nation française ou de la nation anglaise ?[...] (*Marques d'approbation sur les
mêmes bancs à gauche, nouvelles interruptions à l'extrême gauche et à droite.*)

Jules FERRY, *Discours sur la colonisation*, avril 1855.

1. Pierre Savorgnan de Brazza (né le 26 janvier 1852 à Rome - mort le 14 septembre 1905 à Dakar) est un explorateur français d'origine italienne qui a ouvert la voie
à la colonisation française en Afrique centrale (*Wikipedia*)

2. Aréopage : assemblée.

TEXTE 5 : Primo LEVI, « Préface de *Si c'est un homme* ».

J'ai eu la chance de n'être déporté à Auschwitz qu'en 1944, alors que le gouvernement allemand, en
raison de la pénurie croissante de main-d'œuvre, avait déjà décidé d'allonger la moyenne de vie des
prisonniers à éliminer, améliorant sensiblement leurs conditions de vie et suspendant provisoirement les
exécutions arbitraires individuelles.

5 Aussi, en fait de détails atroces, mon livre n'ajoutera-t-il rien à ce que les lecteurs du monde entier
savent déjà sur l'inquiétante question des camps d'extermination. Je ne l'ai pas écrit dans le but d'avancer de
nouveaux chefs d'accusation, mais plutôt pour fournir des documents à une étude dépassionnée de certains
aspects de l'âme humaine. Beaucoup d'entre nous, individus ou peuples, sont à la merci de cette idée,
consciente ou inconsciente, que « l'étranger, c'est l'ennemi ». Le plus souvent, cette conviction sommeille dans
10 les esprits, comme une infection latente; elle ne se manifeste que par des actes isolés, sans lien entre eux, elle
ne fonde pas un système. Mais lorsque cela se produit, lorsque le dogme informulé est promu au rang de
prémisse majeure d'un syllogisme, alors, au bout de la chaîne logique, il y a le Lager ; c'est-à-dire le produit
d'une conception du monde poussée à ses plus extrêmes conséquences avec une cohérence rigoureuse ; tant
que la conception a cours, les conséquences nous menacent. Puisse l'histoire des camps d'extermination
15 retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme.

Je suis conscient des défauts de structure de ce livre, et j'en demande pardon au lecteur. En fait, celui-
ci était déjà écrit, sinon en acte, du moins en intention et en pensée dès l'époque du Lager. Le besoin de
raconter aux « autres », de faire participer les « autres », avait acquis chez nous, avant comme après notre
libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires ; c'est
20 pour répondre à un tel besoin que j'ai écrit mon livre ; c'est avant tout en vue d'une libération intérieure. De là
son caractère fragmentaire : les chapitres en ont été rédigés non pas selon un déroulement logique, mais par
ordre d'urgence. Le travail de liaison, de fusion, selon un plan déterminé, n'est intervenu qu'après.

Il me semble inutile d'ajouter qu'aucun des faits n'y est inventé.

25 PRIMO LEVI
Turin, janvier 1947.

Primo LEVI, « Préface de *Si c'est un homme* », 1947